
Démocratie et hospitalité

Une lecture politique de la phénoménologie de Waldenfels

Democracy and hospitality. A political reading of Waldenfels' phenomenology

Martin Deleixhe



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/sociologies/6857>

DOI: [10.4000/sociologies.6857](https://doi.org/10.4000/sociologies.6857)

ISSN: 1992-2655

Publisher

Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)

Brought to you by Université libre de Bruxelles - ULB



Electronic reference

Martin Deleixhe, "Démocratie et hospitalité", *SociologieS* [Online], Files, Online since 13 March 2018, connection on 17 May 2023. URL: <http://journals.openedition.org/sociologies/6857> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/sociologies.6857>

This text was automatically generated on 16 February 2023.



Creative Commons - Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Démocratie et hospitalité

Une lecture politique de la phénoménologie de Waldenfels

Democracy and hospitality. A political reading of Waldenfels' phenomenology

Martin Deleixhe

Introduction

- ¹ Dans ses *Mythologies*, Roland Barthes s'en prenait en quelques paragraphes assassins à l'un des stratagèmes mis en œuvre par la critique pour marquer son dédain : clamer haut et fort son incompréhension face à une œuvre (Barthes, 1957, pp. 36-37). Non pas par accès soudain de modestie dans le chef des critiques, mais parce que l'aveu maîtrisé d'une imbécilité passagère serait le moyen le plus sûr et le plus économe de mettre en doute la clarté et l'intérêt de ladite œuvre. À certains égards, la démarche philosophique que poursuit Bernhard Waldenfels depuis quelques décennies prête le flanc à ce même genre de rebuffades ¹. En construisant un raisonnement implicitement politique suivant une approche phénoménologique, le tout dans un style âpre qui évoque plus l'aphorisme que le raisonnement analytique, Bernhard Waldenfels s'expose au risque que les théoriciens politiques répondent par une incompréhension feinte, plutôt que par un dialogue critique, à ses thèses et à ses intentions ². Dans cet article, j'aimerais me porter au-devant de cet écueil en offrant à la « politique de l'étranger » (Waldenfels, 2009, pp. 12, 20, 27) telle que Bernhard Waldenfels la conçoit, un traitement systématique et critique qui en éclaire les enjeux. L'enjeu de cette relecture sera de démontrer que, loin d'être un thème secondaire, la politique – et singulièrement la question de la relation entre démocratie et hospitalité – hante toute la réflexion phénoménologique du penseur allemand.
- ² Sous la plume de Bernhard Waldenfels, la question de l'étranger se présente pourtant sous des traits de prime abord méconnaissables pour le théoricien politique ³. Son parti-pris renverse en effet les présupposés à partir desquels la théorie politique tend à se confronter aux contentieux soulevés par le surgissement de l'étranger aux abords de la communauté politique. Plutôt que de considérer que la question fondamentale est celle de l'accueil qu'une communauté politique se doit de réserver à *des étrangers*,

migrants de toutes natures qui se présentent aux frontières de son territoire ou aspirent à en devenir membre (Deleixhe, 2016 ; Boudou, 2017 ; Stavo-Debauge, 2017), Bernhard Waldenfels se demande s'il est possible de rendre compte philosophiquement d'une hospitalité à l'étranger dans sa généralité la plus abstraite. En d'autres termes, est-il possible de rendre compte philosophiquement d'une ouverture de principe à l'expérience de l'étrangeté associée à la rencontre de l'étranger ? Et, le cas échéant, comment penser la réponse que nous apportons à cet étranger qui se présente sous la forme de l'inattendu, du déconcertant ou de la surprise et qui jaillit sans cesse dans notre quotidien pour en interrompre, déplacer ou transgresser l'ordre ?

- 3 Reprenant à son compte ce faisceau d'interrogations, cet article se propose de jeter un éclairage neuf sur leur dimension politique implicite. Pour commencer, il reviendra sur les soubassements conceptuels de la pensée de Bernhard Waldenfels afin de montrer pourquoi sa phénoménologie de l'étranger ne peut s'empêcher d'empiéter sur la théorie politique. Pour ce faire, après avoir élucidé la distinction cruciale que Bernhard Waldenfels trace entre altérité et étrangeté, il mettra en exergue l'articulation systématique de ses trois thèses phénoménologiques fortes : la *primauté heuristique de l'étranger sur le propre*, la *tendance à l'appropriation de l'étranger* et l'*originarité de la requête de l'étranger*. Je montrerai que ces thèses phénoménologiques non seulement invalident l'équivalence que Carl Schmitt établit entre étranger et ennemi, privant l'hospitalité de sa condition de possibilité, mais qu'elles se prolongent également dans une critique de la « politique de l'appropriation ». Cette dernière s'incarne selon Bernhard Waldenfels dans une hospitalité corrompue, que cela soit sous la forme du dévoiement de l'universalisme mis en œuvre par l'Europe ou au moyen des logiques du nationalisme et du fonctionnalisme qui visent toutes deux, quoique suivant des modalités différentes, à priver l'étranger de son étrangeté ou, dit autrement, qui cherche à lui ôter son aiguillon. Cet article défend donc que, loin de constituer une brève escapade en terrain inconnu, cette dimension politique est en réalité constitutive du projet philosophique de Bernhard Waldenfels. Sa conceptualisation à nouveaux frais de l'étranger s'articule avec une politique de l'hospitalité dont on cherchera à montrer qu'elle est prioritairement acception de l'indéterminable et de la transgression de l'ordre, bref de la part irréductible d'imprévisible associée à l'étranger. Au vu de cette conclusion intermédiaire, l'article avancera alors que la phénoménologie politique de Bernhard Waldenfels partage de nombreux traits avec la démocratie entendue comme le régime politique le plus à même d'accueillir l'imprévisible, telle qu'on peut la retrouver notamment sous la plume de Claude Lefort. Enfin, ultime conséquence de cette lecture politique de Bernhard Waldenfels, la « politique de l'étranger » entendue comme l'ouverture à l'aiguillon de l'étranger n'est pas sans influencer sur la politique de l'hospitalité au sens usuel du terme comme politique migratoire.

Substituer l'étrangeté à l'altérité

- 4 Dans une étude qui allait faire date, Vincent Descombes revisitait quarante-cinq ans de philosophie contemporaine en France (de 1933 à 1978) en l'organisant autour d'une question directrice unique (Descombes, 1979). Sous sa plume, les représentants tutélaires de la philosophie française se seraient lancés dans la quête de l'articulation théorique ultime entre le Même et l'Autre. De la relecture par Alexandre Kojève de la dialectique chez Georg Wilhelm Friedrich Hegel à l'aune d'une lutte existentielle entre

le maître et l'esclave à la célébration de la *différance* par Jacques Derrida et consorts, la philosophie française – à laquelle appartient dans une certaine mesure Bernhard Waldenfels puisque la majeure partie de ses référents théoriques (empruntés à Maurice Merleau-Ponty, Emmanuel Levinas, Michel Foucault ou Jacques Derrida) ont été forgés dans le creuset des interrogations de cette époque⁴ – se penchait sur la relation, voire sur la prise de position à opérer entre deux essences ontologiques. La singularité de la démarche de Bernhard Waldenfels tient en partie à ce que, en dépit de la dette intellectuelle qu'il a à l'égard de cette entreprise philosophique, il refuse de se laisser enfermer dans son carcan théorique étroit. À l'opposition frontale entre le Même et l'Autre, Bernhard Waldenfels choisit d'adjoindre un troisième terme qui en fait exploser le cadre : l'étranger (*Fremd*) (Ciamarelli, 1998).

- 5 Ainsi qu'il le souligne : « l'étranger n'appartient pas au fonds de commerce de la pensée occidentale classique » (Waldenfels, 2009, p. 10). Et pourtant : « comme le corps propre, la langue, l'image, le temps et le lieu, il appartient à ces phénomènes fondamentaux qui marquent d'une empreinte spécifique tout ce que nous rencontrons » (*Ibid.*, p. 9). C'est donc cette lacune conceptuelle que Bernhard Waldenfels se donne pour objectif de combler. Et ce qui fait la spécificité de l'étranger à ses yeux, c'est qu'elle ne jouit pas du luxe d'avancer sur le terrain assuré d'une opposition à une essence ontologique dont elle baliserait les limites en marquant sa différence (*Ibid.*, p. 38). L'Autre, dans son acception classique, se définit comme la négation du Même. Il est ce qui vient interrompre l'autoréférence tautologique, la répétition à l'identique de l'essence. Ce qui se résume dans la tradition du formalisme par la notation $B = \text{non-A}$. Une différence préexiste à la relation du Même et de l'Autre qui permet de mesurer la distance qui sépare l'un de l'autre (*Ibid.*, p. 31). Cette logique s'appuie sur la présence ontologique du Même pour établir depuis cette assise une forme de symétrie entre les différentes positions, symétrie qui serait impensable si elle ne s'inscrivait pas toujours déjà au sein d'un même ordre, d'une logique générale du sens qui soit valide pour le Même autant que pour l'Autre.
- 6 Or l'étranger, du moins tel qu'il est introduit dans ce débat par Bernhard Waldenfels, n'est pas une essence ontologique mais une notion phénoménologique⁵. Suivant une citation quelque peu cryptique d'Edmund Husserl à laquelle Bernhard Waldenfels ne cesse de revenir, l'étranger ne peut alors se définir autrement que par la modalité de sa présentation – l'étranger est « l'accessibilité attestable de ce qui est originellement inaccessible » (Husserl, 1994, p. 164). Edmund Husserl, en bon phénoménologue, considère en effet qu'il est vain de distinguer le phénomène de « son mode de sa donation phénoménale » (Duportail, 2010). L'étranger s'y détermine par la modalité paradoxale selon laquelle il donne à voir ce qui en théorie devrait rester dissimulé au regard. Dans la mesure où il est déterminé par ce mode d'accès, il n'est lesté d'aucune essence, fut-elle seconde ou dérivée à partir de son opposition au Même. Sans contenu identifiable, il ne peut dès lors prétendre au statut de « chose ». Dans une optique phénoménologique, l'étranger se révèle être une *expérience* plus qu'un objet. Et ce qui autorise ce mouvement contradictoire « d'accès à l'inaccessible », c'est que l'étranger procède d'une *différenciation à soi*. L'étranger en d'autres termes n'est pas la négation du Même (*idem*), il est une distanciation à l'égard du propre (*ipse*) (Waldenfels 2009, p. 31). Un propre qui n'est lui-même pas bien établi (on y reviendra) ou plutôt qui ne se constitue que par rapport à cette différenciation même, c'est-à-dire qui se saisit opportunément du moment de cette prise de distance à soi pour tracer son contour. À

la différence du Même pour l'Autre, le propre ne préexiste pas à l'étranger et ne lui offre donc aucune assise, ce qui explique la relative fragilité de cette relation.

- 7 L'étrangeté de l'étranger peut alors se décrire, dans les termes de Bernhard Waldenfels, comme un « devenir-étranger de l'expérience et un devenir-étranger à soi pour celui qui en fait l'expérience » (*Ibid.*, p. 16). En vertu du geste fondateur de la différenciation à soi, l'expérience de l'étranger fait advenir le propre tout autant qu'elle le trouble. Dans une autre formulation, Bernhard Waldenfels décrit l'étranger comme une « présence absente » (*Ibid.*, p. 41). « Présence » d'une part, car l'expérience de l'étranger est paradoxalement familière. Nous sommes exposés en permanence au dérèglement du quotidien, à la confusion des sens, au surgissement de l'inattendu. Mais présence qui s'absente néanmoins en vertu d'une tendance de l'étranger à se manifester dans un éloignement des repères, dans un geste de retrait par rapport au familier, au connu, au banal. D'où encore une autre caractérisation de l'étranger par Bernhard Waldenfels. Celui-ci correspondrait au sens propre comme au sens figuré à « l'extra-ordinaire » (*Ibid.*, p. 17). « Extra-ordinaire » au sens propre car il est ce qui ne répond à la logique d'aucun ordre, ce qui échappe à son organisation réglée et qui suscite donc la surprise et l'étonnement. Puis « extra-ordinaire » au sens figuré, car l'étranger franchit toujours un seuil pour s'extraire et prendre place à l'extérieur d'un ordre. L'étranger, suivant l'emploi le plus courant du terme, est donc aussi un lieu : l'au-delà de l'ordre (*Ibid.*, pp. 213-238) ⁶.
- 8 Deux dernières précisions achèvent de montrer en quoi le couple étranger/propre ne coïncide pas avec la dyade Même/Autre. D'une part, l'étrangeté radicale est un phénomène strictement moderne. Si l'on acte du fait que l'étrangeté est indissociable d'un mouvement de retrait par rapport à un ordre, il faut alors ajouter dans un même souffle que la modernité a abandonné toute référence à un Cosmos ou à une chaîne ininterrompue des Êtres. Il n'y a plus de Grand Ordre qui engloberait une multiplicité d'ordres en distribuant et attribuant à chacun une place, une signification et un rôle (*Ibid.*, pp. 25-26). Une telle métaphysique totalisante est incapable d'éprouver l'expérience de l'étrangeté puisqu'elle ne conçoit pas qu'un phénomène puisse passer entre les mailles de son ordonnancement. En revanche, le pluralisme des ordres inscrit dans la disparition des horizons métaphysiques constitutive de la modernité rend non seulement possible l'étrangeté mais il la décline. « Autant d'ordres, autant d'étrangetés », nous dit Bernhard Waldenfels (*Ibid.*, p. 45). Désormais, à chaque ordre correspond son type d'étrangeté (ce qui rend d'ailleurs impensable l'idée d'un étranger en général ⁷).
- 9 D'autre part, l'étranger est un phénomène dont l'intensité varie ; il connaît plusieurs degrés. Dans sa version minimaliste, l'étranger peut se contenter d'être relatif. Il est alors ce qui est en attente de son inscription au sein d'un ordre. À l'instar d'un continent inconnu qui ne demanderait qu'à être découvert pour être ramené dans l'ordre de la connaissance. Dans un même ordre d'idées, l'étranger peut appartenir à un ordre qui ne se superpose pas ou mal, ou partiellement à un autre, telles deux langues étrangères. Mais son étrangeté se résorbe dès que le phénomène est ramené à l'ordre idoine et que les perspectives s'accordent (ainsi l'allemand dont le locuteur francophone perçoit qu'il est une langue bien que ses sonorités lui apparaissent incongrues est non seulement familier à l'oreille du locuteur germanophone mais également porteur de sens). L'étrangeté ne se laisse cependant pas toujours appréhender aussi facilement. Dans sa version maximaliste, l'étranger demeure en

dehors de tout ordre, ainsi que le font certaines expériences-limite (la poésie, la mort, le dérèglement des sens, etc.) (*Ibid.*, pp. 47-49). De façon intéressante, la fondation d'un ordre quel qu'il soit appartient à ce registre de l'étranger radical car l'acte de création étant antérieur aux principes qu'ils posent, il ne peut y être réintégré *a posteriori*, à l'image de l'institution d'un ordre politique qui tend à refouler ou à masquer la part d'exception (son moment constituant) qui préside à l'établissement de son cadre constitutionnel (*Ibid.*, p. 175)⁸. À l'évidence, c'est cette déclinaison hyperbolique de l'étranger qui attire et retient le plus l'attention de Bernhard Waldenfels⁹.

De la phénoménologie à la théorie politique

La primauté heuristique de l'étranger

- 10 Si l'on en croit ce qui précède, l'étrangeté phénoménologique se distingue donc de l'altérité ontologique en vertu du fait que, selon Bernhard Waldenfels, « le propre n'apparaît comme propre *que par contraste*. L'étranger a donc une priorité heuristique. On ne commence pas avec le propre, on y revient à partir de l'étranger » (*Ibid.*, p. 170). Ce qui met crûment en lumière toute l'insécurité du propre. Car son affirmation ne peut se faire que moyennant la différenciation à soi éprouvée au contact de l'étrangeté. D'un point de vue phénoménologique, le propre est en effet aussi indissociable de son mode d'apparition que ne l'était l'étranger. Or, ce mode d'apparition lui impose de passer sous les fourches caudines du trouble associé à l'expérience de l'étrangeté. Il en va donc d'autre chose que d'une dialectique qui ferait du propre le simple négatif de l'étranger, comme on pourrait le dire du Même et de l'Autre. Ce n'est pas seulement que le propre soit un produit dérivé de l'étranger, comme le suggère par exemple Guillaume Le Blanc lorsqu'il affirme, non sans une pointe de provocation, que les étrangers (ramenés en l'occurrence à la figure sociologique du « migrant ») jouent un rôle beaucoup plus déterminant que les nationaux dans la définition de l'identité nationale dans la mesure où leur condamnation à vivre en marge de la communauté politique en fait l'incarnation des frontières qui dessinent en creux l'image de la nation (Le Blanc, 2010). Le propos de Bernhard Waldenfels va en réalité encore au-delà de ce renversement des perspectives. Chez lui, le propre n'est pas déterminé négativement (ce qui serait toujours une détermination) mais il est condamné à ne se poser qu'à travers son exposition à l'étranger qui, par définition, est inconnu (Waldenfels, 2009, p. 56). D'où une inévitable inquiétude du propre. Car suivant une formule d'Arthur Rimbaud qui aura fait fortune, il est aussi inconfortable qu'excitant de découvrir que « Je est un autre » (Rimbaud, 1895, pp. 94-95). L'étranger radical, du fait qu'il vient d'ailleurs et n'appartient à aucun ordre qui lui conférerait une signification et lui attribuerait une place, est profondément ambivalent. Foncièrement imprévisible, il éveille la fascination pour le mystérieux autant qu'il suscite la crainte face à la menace potentielle. Sa rencontre s'accompagne d'une prise de risques qui peut être synonyme du meilleur comme du pire. Il n'en reste pas moins que le propre ne peut faire l'économie de son expérience.
- 11 Cette thèse phénoménologique forte sur la relation angoissante mais nécessaire du propre à l'étranger offre à Bernhard Waldenfels l'occasion d'une première incursion dans le champ de la théorie politique. Il s'agit pour lui de mobiliser cette définition relationnelle du propre et de l'étranger pour récuser sans ambiguïté possible la figure

de l'ennemi chez Carl Schmitt et, ce faisant, de maintenir la possibilité d'une relation non-antagonique à l'étranger (Waldenfels, 2009, pp. 58-59). On le sait, pour Carl Schmitt, le critère suprême du politique est la distinction entre l'ami et l'ennemi qui a lieu au cours d'une lutte existentielle qui met en jeu rien de moins que l'auto-préservation de la communauté ainsi définie (Schmitt, 1992). Cette opposition, d'une intensité à nulle autre pareille, range toute menace latente à l'encontre du propre dans la catégorie des ennemis à repousser. Toute canonique que cette caractérisation de la politique soit devenue, elle souffre néanmoins, aux yeux de Bernhard Waldenfels, d'une confusion théorique majeure. Car si ce dernier concède volontiers que l'expérience de l'étranger charrie avec elle inquiétude et crainte en raison de son indétermination intrinsèque, cela ne constitue pas pour autant un motif théorique suffisant pour tracer une équivalence univoque entre indétermination et hostilité. C'est dans ce geste théorique qui rabat abusivement la catégorie de l'étranger sur celle de l'ennemi que se loge selon Bernhard Waldenfels l'erreur de Carl Schmitt¹⁰. Car ce faisant, il néglige (ou nie délibérément) la riche multiplicité des expériences associées à l'étranger au profit d'un seul et unique cas de figure, situé à la pointe la plus extrême du registre de l'hostilité (Balibar, 2016). L'hypothèse d'une étrangeté non-hostile s'en voit alors obliérée sans que rien ne le légitime conceptuellement, ce qui rabote d'autant l'horizon des possibles. Car, privée de la perspective d'un accueil de la transgression qui franchit le seuil de son ordre bien réglé, la politique se replie sur l'éternelle répétition de son auto-préservation.

- 12 Bien qu'il ne le formule pas en ces termes, Bernhard Waldenfels cherche visiblement à prendre le contrepied théorique de Carl Schmitt. Sans forcer sa pensée, on pourrait dire que le propre est pour lui soumis, sans échappatoire possible, au régime de ce que Jacques Derrida avait nommé « l'hostipitalité » (Derrida, 1997, p. 45), néologisme qui désignait sous la plume du philosophe français l'oscillation de la figure de l'étranger sur toute la gamme du spectre qui va de l'hôte respectueux de l'hospitalité qui lui est prodiguée à l'hostile envahisseur qui annihile la possibilité même d'un accueil. Le concept d'hostipitalité ne minimise en rien le risque inhérent à l'expérience de l'étranger mais a le mérite de ne pas céder un pouce de terrain sur la question de son indétermination intrinsèque. De même que je ne peux connaître mon invité avant de l'avoir accueilli, je ne peux qualifier l'étrangeté avant d'en avoir fait l'expérience. Si la confrontation avec l'étrangeté est donc loin d'être une sinécure pour le propre, cette première caractérisation théorique permet néanmoins d'affirmer *a minima* qu'une déclaration d'hostilité de principe à l'étranger ne constitue pas en soi une « politique de l'étranger ».

La tendance à l'appropriation de l'étranger

- 13 On pourrait objecter à ce qui précède qu'il n'était pas indispensable à Bernhard Waldenfels de faire preuve d'autant de raffinement théorique pour en arriver à la conclusion que la philosophie de Carl Schmitt pense l'ennemi aux dépens de la catégorie de l'étranger. Somme toute, sur ce point, l'Histoire se suffit à elle-même. Mais si on poursuit plus avant une lecture serrée de la dimension politique implicite de la phénoménologie de l'étranger, on découvre que l'échafaudage théorique de Bernhard Waldenfels, imposant il est vrai, n'est cependant pas gratuit. Non content d'offrir un argument qui se veut décisif à l'encontre d'une politique de refoulement de l'étranger, il permet également de mettre en lumière les dangers d'une politique, plus douce et

partant moins visible, de contention et de domestication de l'étrangeté. Dans les termes de Bernhard Waldenfels, « on peut maîtriser l'étranger par des formes plus économiques que celles qui visent à l'élimination de ce qui est différent et qui prennent constamment en compte le cas extrême d'une élimination de l'étranger. À la longue, l'appropriation s'avère être une forme plus efficace de défense qui promet de préserver l'étranger en l'assimilant et en l'absorbant » (Waldenfels, 2009, p. 61). Cette tendance à l'appropriation de l'étranger ne trouve probablement pas d'illustration plus pure de sa logique que la dialectique de la Raison de Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Suivant la téléologie de cette dernière, l'étranger est voué à ne jamais conserver longtemps son étrangeté : « Et l'on nomme étranger précisément ce mouvement dans lequel l'immédiat devient étranger, puis, de cette aliénation, revient à soi-même et n'est que seulement alors exposé dans son effectivité et sa vérité » (Hegel, 2012, pp. 50-51). L'irrationnel, l'incongru, n'y apparaissent jamais que comme un bref interlude, comme le travail temporaire du négatif qui ébranle le propre mais reste néanmoins en suspens dans l'attente de sa réinscription dans l'ordre de la Raison. Suivant le schème de la ruse de la Raison, le négatif travaille à son insu à la réduction voire à l'abolition de la distance qui le sépare de sa relève dialectique et donc d'une réconciliation avec le propre qui émousse le tranchant de son étrangeté (Waldenfels, 2009, p. 197 ; Stavo-Debauge, 2012).

- 14 Bernhard Waldenfels fustige cette inclinaison du propre à résorber les excès de l'étrangeté au sein d'une dialectique totalisante et appropriative, et ce à deux égards. Tout d'abord, l'appropriation systématique de l'étranger au sein d'un ordre global (le « tout ») trahit inévitablement une forme d'hypocrisie, au titre que : « Le tout devient lui-même un point de vue particulier aussitôt que quelqu'un – un individu ou un collectif – se réclame du tout dans certaines circonstances limitées » (Waldenfels, 2009, p. 195). Vieux problème philosophique bien connu qui veut qu'il n'y ait d'accès à l'universel que depuis une perspective située (Balibar, 2016a, pp. 43-50). Par conséquent, l'appropriation, même enchâssée dans une dialectique totalisante qui se place sous le sceau de l'universalisme, ne se départit jamais d'un geste de domination vis-à-vis de l'étranger. Dès lors – et c'est le deuxième élément – cette logique de l'appropriation se rend coupable d'une forme d'immunisation du propre. Elle se porte au-devant de l'expérience de l'étranger dont elle cherche à minimiser la portée en en balisant le contenu. Ce réflexe protecteur est compréhensible au regard de l'indétermination fondamentale qui affecte l'étranger radical, mais il a un coût. Lorsqu'on cherche à circonscrire l'expérience de l'étrangeté, que ce soit en le rapportant sitôt qu'il apparaît à un registre de significations bien établies ou en assignant *ex ante* des limites à sa manifestation, on prive l'étranger de son « aiguillon ¹¹ », pour reprendre la belle formule de Bernhard Waldenfels. L'appropriation en ce sens ne nie pas l'étranger, mais elle interdit que l'écharde de son expérience puisse se ficher sous la peau du propre. Ce faisant, elle protège le propre mais au prix de son insensibilité (Ciamarelli, 1998, pp. 515). Évoquant la greffe du cœur qui lui a sauvé la vie (et qui, à certains égards et au risque de jouer avec les mots, a valeur d'expérience paradigmatique de l'intrusion de l'étrangeté au cœur du propre), le philosophe Jean-Luc Nancy met en exergue l'ironie du mécanisme immunitaire : le corps propre se retourne contre le corps étranger introduit en son sein et mobilise son système de défense pour détruire le dangereux inconnu qui, en réalité, le maintient en vie (Nancy, 2010, p. 31). On est autorisé à voir là une métaphore puissante des excès

dans lesquels peut verser une entreprise de réduction anticipative et de résorption de l'étrangeté de l'étranger pour accommoder le propre.

- 15 Pour poursuivre le dialogue avec Jacques Derrida engagé plus haut, on pourrait dire par analogie que le recul craintif du propre devant l'ouverture à l'étranger et sa résorption de l'étrangeté dans un geste d'appropriation fournit une excellente description phénoménologique de l'opposition que Jacques Derrida traçait entre la Loi d'une hospitalité pure, dans le sens d'une ouverture inconditionnelle et totale à autrui, et les lois positives de l'hospitalité qui ne peuvent rendre celle-ci effective qu'au prix de conditions d'accès qui en trahissent le principe (Derrida, 1997, p. 71). Pour rappel, Jacques Derrida voyait dans l'hospitalité un concept éminemment antinomique. Car l'hospitalité ne pouvait, à l'en croire, être fidèle à son concept que sous une modalité hyperbolique, toute restriction de l'accueil restaurant aussitôt l'asymétrie entre l'invitant installé dans le confort de la souveraineté sur son chez-soi et la supplique de l'arrivant exposé aux affres du dehors. Or, force est de constater que l'hospitalité dans ses manifestations concrètes n'honore jamais cette inconditionnalité, en raison notamment de l'« hostipitalité » évoquée plus haut, c'est-à-dire de l'indétermination radicale de l'étranger, qui en rend trop risquée la réalisation. L'hospitalité est donc sous le joug de deux régimes de lois irréconciliables qui rendent sa pratique *a priori* impossible (Deleixhe, 2014). L'ouverture à l'étrangeté se laisse décrire suivant une difficulté rigoureusement identique. La rencontre de l'étranger radical, c'est-à-dire de l'indétermination pure, est une perspective terrifiante qui n'est rendue tolérable que par le réconfort qu'apporte le stratagème de l'appropriation. Mais le recours à celui-ci n'en nie pas moins l'imprévisibilité de l'étranger en la rabattant sans cesse sur le propre et le connu, rendant une vraie expérience de l'étrangeté impraticable.
- 16 Et ici s'opère un second basculement depuis la phénoménologie vers la théorie politique. Car ces mouvements conjoints d'appropriation de l'universel et d'immunisation du propre ne sont pas à l'œuvre que dans l'éther de réflexions spéculatives. Ils président également aux logiques de constitution des communautés politiques (Esposito, 2015). En droite ligne de ce qui vient d'être dit plus haut, Bernhard Waldenfels avance que ce n'est pas *par opposition* à l'étranger que se constituent les communautés politiques (comme le pensait erronément Carl Schmitt) mais plutôt *à travers leur appropriation*, dans l'effort qui vise à résorber leur indétermination radicale. Pour le dire encore autrement, les communautés politiques ne se fondent pas au moyen de la guerre avec l'étranger mais à travers son assimilation. Ce qui autorise, dans un geste critique plutôt surprenant, Bernhard Waldenfels à s'en prendre bille en tête et à partir des mêmes motifs, aux idéologies nationaliste et européiste (Waldenfels, 2009, pp. 153, 169). Traditionnellement, la théorie politique est plus accoutumée à un tableau qui oppose l'intégration supranationale européenne, fondée sur l'idéal – rarement rencontré – d'une délibération démocratique élargie à un cadre post-national, au repli irrationnel sur le nationalisme ethnique (Habermas, 2000). Bernhard Waldenfels pourfend pourtant l'un comme l'autre :

« La dispute qui tourne autour de la compréhension de l'autre et de l'entente avec lui, et qui pondère la possibilité ou l'impossibilité d'une relation à l'étranger, se déroule en grande partie le long d'une ligne de front où l'on retrouve d'un côté les contextualistes et les culturalistes convaincus, et de l'autre les universalistes résolus. La dispute a depuis longtemps pris les traits d'une guerre des tranchées avec de petites prises de terrain de-ci de-là » (Waldenfels, 2009, p. 132).

- 17 Reste, poursuit Bernhard Waldenfels, que les présupposés sur lesquels repose ce débat sont eux-mêmes rarement interrogés. Fort de son approche phénoménologique de l'étranger, Bernhard Waldenfels prétend alors trancher le nœud théorique entre universalistes et contextualistes, européistes et nationalistes, pour en revenir à un semblant de guerre de position intellectuelle. C'est précisément parce qu'il envisage sa critique de l'appropriation de l'étrangeté par le propre comme une refonte de la problématique de la relation à l'étranger que Bernhard Waldenfels se sent autorisé à tracer une équivalence entre nationalisme et eurocentrisme. Car le repli nationaliste sur une homogénéité culturelle (plus fantasmée que réelle) résultant d'une assimilation menée à marche forcée n'est à ses yeux finalement pas si différent de l'eurocentrisme qui fait de l'Europe l'avant-garde d'une *raison universelle* qu'elle aurait pour mission de promouvoir et de propager (*Ibid.*, pp. 175-16). Dans un cas comme dans l'autre, se retrouve le même geste de centration sur le propre qui dénie l'apport crucial de l'expérience de l'étranger. Le propre n'est pas seulement distingué de l'étranger, il lui est préféré : « C'est le modèle – de vie et de pensée – de la centration qui se révèle en fait en lui-même problématique, peu importe que le cercle soit étroit ou large, ou que les anciennes nations continuent à en maîtriser le jeu ou que quelque chose comme une super-nation vienne à leur place » (*Ibid.*, p. 181).

La requête de l'étranger et la créativité de la réponse

- 18 Face à ce tir groupé contre des modèles de communautés politiques pourtant dissemblables à bien des égards, le lecteur est en droit de se demander quel modèle politique trouve grâce aux yeux de Bernhard Waldenfels et quelle alternative préconise ce dernier. Une reformulation du phénomène de l'appropriation en indique la direction générale : « L'appropriation commence quand l'étranger qui s'adresse à nous devient en sous-main quelque chose dont on parle » (*Ibid.*, p. 64). Quoique subtile, la révision de la focale est ici cruciale. L'ouverture à l'étranger est invitée à renoncer à toute initiative au profit d'une responsivité bienveillante. Plutôt que de se porter directement vers l'étranger pour fixer les conditions de son accueil (ce qui en fait l'objet du débat plutôt que son protagoniste et serait par conséquent déjà en sous-main un exercice de réduction de son étrangeté), il s'agirait plutôt d'être alerte à sa requête. Ne pas même lui souhaiter la bienvenue, mais écouter son appel. Car – et c'est la dernière thèse phénoménologique que nous passerons en revue dans cet article – pour Bernhard Waldenfels, l'étranger se manifeste en s'adressant au propre (*Ibid.*, p. 65). L'expérience de l'étranger tient à des événements singuliers qui exigent quelque chose de nous, qui nous posent une question qui ne peut rester sans réponse (car l'absence de réponse est déjà une réponse en soi mais aussi parce que le trouble de leur étrangeté commande d'y réagir) (*Ibid.*, p. 143). Et comme cette question émane d'en-deçà le seuil de l'ordre, sa réponse ne peut se faire dans des termes convenus. Formulée selon des règles qui échappent au propre, elle ne se laisse ni pondérer ni calculer. Quand bien même je trouverais les moyens de la quantifier ou de la circonscrire, il m'apparaîtrait alors qu'elle me demande quelque chose que je ne possède pas. Répondre à l'étranger est donc une tâche tout à la fois entachée de maladresse, puisque les registres de la question et de la réponse ne se superposent pas (ou imparfaitement) et l'occasion pour le propre de faire preuve de créativité. Face à une requête qui explose les cadres qui lui sont familiers, le seul recours pour le propre est de bricoler afin d'offrir ce qu'il ne détient pourtant pas (*Ibid.*, p. 66). Cet acte de répondre est, pour Bernhard Waldenfels,

le socle phénoménologique fondamental. Récusant la thèse d'une intentionnalité qui relierait le « sujet » à un « monde » (soit rien de moins que le geste philosophique premier d'Edmund Husserl qui allait devenir la thèse fondatrice de la phénoménologie) Bernhard Waldenfels avance que l'acte de répondre qui relie le propre à l'étranger est la pierre de touche de la compréhension des ordres qui nous entourent (Friesen, 2014, pp. 68-69).

- 19 Cette irruption provocatrice de l'étranger, qui sort le propre de sa torpeur en lui soumettant une requête impossible, est indissociable chez Bernhard Waldenfels d'une observation philosophique plus générale. La dialectique appropriative que l'on a décrite plus haut ne se déployait que moyennant la référence à un ordre ou une téléologie englobante. Autrement dit, elle ne fonctionne que sous les auspices d'un « tout ». Or, même si elles sont loin d'avoir complètement disparu, de telles prétentions métaphysiques sont en très net retrait dans notre modernité tardive au profit d'une multiplicité d'ordres contingents. Plutôt que d'être assujetti à un point de vue organisateur général, nous vivons dans un univers où une perspective en vaut une autre. Le geste de l'appropriation n'en a pas disparu pour autant, mais il a pris acte de cette nouvelle configuration : « Ce qui est caractérisé comme convenable, significatif ou correct par des ordres contingents et variables n'est plus le vrai comme le tout mais le *normal* » (Waldenfels, 2009, pp. 198-199). Le normal se singularise par le fait qu'il n'admet qu'un seul critère, déclinable à l'infini selon les ordres concernés : la fonctionnalité. Est alors normal ce qui remplit la fonction qui lui a été attribuée au sein de son ordre. L'appropriation se fait, par conséquent, *normalisation* (Waldenfels, 1998). L'étranger n'y est plus résorbé dans une dialectique qui anticipe sa réconciliation avec le propre, il est réprimé par une logique disciplinaire qui vise à l'efficacité et abhorre par conséquent toute forme d'aléatoire, de rupture ou de disjonction d'avec l'ordre réglé¹². Bien qu'il ne le cite nulle part, cette condamnation de l'emprise d'un fonctionnalisme d'autant plus efficace qu'il repose sur une totale vacuité de sens (vacuité qui lui offre la plasticité requise pour rabattre sans cesse la critique formulée depuis un ailleurs sur la dimension du propre) rappelle à bien des égards la condamnation sans appel par Herbert Marcuse de la société de consommation de masse. Cette dernière, coupable selon celui-ci de normaliser la critique et d'en faire l'instrument de l'amélioration de son propre fonctionnement disciplinaire effaçait ainsi la possibilité même d'une rupture radicale et donc de s'extraire du piège de l'« unidimensionnalité » (Marcuse, 1968).
- 20 Selon Bernhard Waldenfels, ce basculement, engagé de longue date, s'est accéléré après 1989. Un système politique construit depuis le point de vue du tout, le « socialisme réellement existant », s'est retiré de la scène de l'histoire après avoir été obligé de constater l'implacable victoire du système politique occidental qui s'était fait le champion de la normalisation, baptisé avec causticité par Bernhard Waldenfels le « fonctionnalisme réellement existant » (Waldenfels, 2009, p. 173). Prenant une nouvelle fois à contrepied les grilles interprétatives classiques, Bernhard Waldenfels se plaît à renvoyer « républiques soviétiques » et « monde libre » dos à dos. Car l'un comme l'autre, du moins dans leur idéal-type, se révèlent être pareillement incapables d'accueillir la transgression de l'ordre que porte la provocation de l'étranger. Pour échapper à la morne plaine de la normalisation disciplinaire, il serait impératif de laisser l'irruption de l'étranger nous provoquer et nous inciter à en briser les codes. Cette modalité singulière de l'hospitalité se manifeste donc *a minima* par le respect de

l'aiguillon de l'étranger, mais elle tâche également d'y apporter une réponse qui, si elle ne pourra jamais être qu'imparfaite et mal ajustée, aurait néanmoins le mérite de nous contraindre à créer des ressources et des langages que nous ne possédons pas.

Conclusion

- 21 Cependant une telle politique – Bernhard Waldenfels a l'honnêteté de le reconnaître – « est aussi peu identifiable à la Politique que ne l'est le poétique relativement à la Poésie » (*Ibid.*, p. 210). Un lecteur mal disposé serait prompt à y déceler un discret aveu. N'est-ce pas confesser que la « politique de l'étranger » annoncée par Bernhard Waldenfels et jamais vraiment explicitée n'a rien d'une politique publique (ce point ne souffre pas de contestation) et ne se réduit par conséquent qu'à une vague incantation morale, un impératif éthique d'ouverture à l'étrangeté d'autrui qui ne brillerait ni par son originalité ni par son tranchant politique (Heinderich, 2011, p. 186)? S'agit-il d'ériger une éthique de l'hospitalité en rempart contre la résurgence de pulsions xénophobes? Ou peut-on identifier un noyau plus proprement politique dans l'accueil de l'étrangeté? Au vu de notre récapitulatif des thèses centrales de la phénoménologie de l'étranger et de leurs prolongements dans le champ de la théorie politique, il nous semble que cette question doit recevoir une réponse nuancée.
- 22 De prime abord, la « politique de l'étranger » se présente comme un levier critique. Elle autorise la dénonciation de l'erreur commise par Carl Schmitt quand il assimile abusivement étrangeté et agressivité, fournit le motif du rapprochement entre Europe et nation rendues également coupables d'une même centration sur le propre qui passe par l'appropriation de l'étranger, ou encore elle offre un contrepoint au fonctionnalisme réellement existant (sous la forme d'une réponse créative à la requête de l'étranger). Mais somme toute, si la politique de l'étranger ne devait se résumer qu'à ces critiques, elle se laisserait toujours réduire à un simple principe moral. L'hospitalité que le propre se doit d'offrir à l'étranger outrepassé certes de très loin le modèle classique de l'invitation, puisqu'elle se conçoit bien plus comme une prédisposition bienveillante à l'égard de l'inédit, de la transgression et du renouveau radical. Mais tout ceci ne suffit pas à masquer sa grande proximité avec le commandement éthique d'ouverture au visage de l'autre tel qu'on peut le trouver sous la plume d'Emmanuel Levinas (Levinas, 1990, pp. 203-211)¹³. Il ne nous dit rien de l'organisation des institutions collectives, de l'attribution et de l'exercice du pouvoir, de la régulation des conflits sociaux ou de l'ordonnement du pluralisme, pour ne citer que quelques-unes des fonctions traditionnellement attribuées au politique.
- 23 Ma suggestion dans cette conclusion est que la politique de l'étranger n'est pourtant pas vouée à rester cantonnée aux incantations morales. Cela implique cependant de poser un geste théorique inexplicablement négligé (ou évité?) par Bernhard Waldenfels : *rapprocher la politique de l'étranger de la démocratie*. Car l'une comme l'autre sont marquées au fer rouge par une hospitalité de principe à l'indétermination. Ce point n'est nulle part souligné avec autant de force que dans l'œuvre de Claude Lefort, qui voit en la démocratie « la société historique par excellence, société qui, dans sa forme, accueille et préserve l'indétermination, en contraste remarquable avec le totalitarisme qui [...] s'agence en réalité contre cette indétermination [...] et se dessine secrètement dans le monde moderne comme *société sans histoire* » (Lefort, 1986, p. 26). La proximité intellectuelle entre Claude Lefort et Bernhard Waldenfels n'est qu'une

demi-surprise si l'on considère que l'un et l'autre ont partagé, en la personne de Maurice Merleau-Ponty, le même mentor philosophique. De la phénoménologie existentialiste de ce dernier, ils ont tous deux hérité une méfiance profonde à l'égard des prétentions englobantes de la dialectique auxquelles ils ont préféré substituer une conception ouverte et tâtonnante tant de la perception que de l'histoire (Merleau-Ponty, 1955), qui se font au gré des rencontres, d'évènements et de ruptures toujours singulières (même lorsqu'ils s'inscrivent dans des séquences déterminées), soit à travers l'expérience d'une étrangeté qui rejaillit sans cesse au sein du propre. Ainsi, la démocratie, reflet inversé du totalitarisme chez Claude Lefort, ne cherche ni à refouler ni à canaliser l'imprévisibilité de l'avenir en la réinscrivant dans une philosophie de l'histoire qui assigne par anticipation à tout évènement social et politique sa signification (Geenens, 2008). La démocratie n'est pas tant hospitalière à l'indétermination qu'elle est façonnée par elle. Ce qui se reflète dans son principe électif, pierre de touche de la mutation symbolique qu'elle opère dans l'agencement du régime politique. En institutionnalisant la lutte pour le pouvoir – et donc le conflit – la démocratie crée un cadre politique au sein duquel « les hommes font l'épreuve d'une indétermination dernière quant au fondement du Pouvoir, de la Loi et du Savoir et au fondement de la relation de l'un avec l'autre » (Lefort, 1986, p. 30). Régime historique par excellence, entendu au sens d'ouverture à l'incertitude de l'avenir, la démocratie pourrait alors être l'autre nom d'une politique de l'étranger qui se conçoit comme la réponse créative à l'aiguillon qui nous irrite et nous provoque dans l'expérience de l'étrangeté.

- 24 Ce qui nous amène à un tout dernier point. On l'a souligné dès l'introduction, l'originalité de la démarche de Bernhard Waldenfels est de concevoir la politique de l'étranger avec un recul et en des termes qui en réinventent la portée et qui rompent son association réductrice aux seules politiques migratoires. Parvenus au terme de notre exploration de la phénoménologie politique de Bernhard Waldenfels, il semble néanmoins permis d'amender partiellement cette affirmation dans le but de donner plus de consistance politique à son approche. Certes, la politique de l'étranger n'a rien d'une politique publique et ne peut au mieux – et si l'on nous fait crédit du développement plus haut – se caractériser qu'à travers son assimilation à un régime politique. Elle n'en a pas moins des conséquences en retour sur la politique migratoire qui en précise le régime d'hospitalité. Si la politique de l'étranger commande de répondre à la requête serties dans l'expérience de l'étrangeté, elle présuppose donc *a minima* de ne pas se soustraire à l'aiguillon de l'étranger (Waldenfels, 2016). Traduite dans des termes qui donnent plus de chair sociologique à ce propos, et moyennant l'approximation qui ferait de l'étranger juridique un vecteur de l'expérience de l'étrangeté (approximation qui pourrait à juste titre être discutée, mais dont l'angoisse xénophobe qui agite les communautés politiques occidentales indique partiellement la pertinence), une politique de l'étranger ne se traduirait pas seulement par une institutionnalisation du conflit politique qui se fasse l'instrument d'une adaptation constante à l'imprévu de l'avenir, mais également par le refus constant d'une fermeture des frontières étatiques visant à protéger le propre, la nation, de l'aiguillon de l'étranger.

BIBLIOGRAPHY

- BALIBAR É. (2016a), « Vers un nouveau cosmopolitisme ? Étrangers, pas ennemis », *Altérités*, vol. 9, n° 1, pp. 9-26.
- BALIBAR É. (2016b), *Des Universels. Essais et conférences*, Paris, Éditions Galilée.
- BARTHES R. (1957), *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil.
- BOUDOU B. (2017), *Politiques de l'hospitalité. Une généalogie conceptuelle*, Paris, CNRS Éditions.
- CIAMARELLI F. (1998), « L'inquiétante étrangeté de l'origine », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 96, n° 3, pp. 512-524.
- CONKLIN W. (2007), « Statelessness and Bernhard Waldenfels' Phenomenology of the Alien », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 38, n° 3, pp. 280-296.
- DALLMAYR F. (1989), « On Bernhard's Waldenfels », *Social Research*, vol. 56, pp. 681-712.
- DELEIXHE M. (2014), « L'hospitalité, égalitaire et politique ? », *Asylon(s)*, vol. 13 [En ligne] <http://www.reseau-terra.eu/article1326.html>.
- DELEIXHE M. (2016), *Aux Bords de la démocratie. Contrôle des frontières et politique de l'hospitalité*, Paris, Éditions Classiques Garnier.
- DERRIDA J. (1997), *De l'Hospitalité. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, Paris, Éditions Calmann-Lévy.
- DESCOMBES V. (1979), *Le Même et l'Autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Éditions de Minuit.
- DUPORTAIL G.-F. (2010), « Le propre de l'étranger », *La Vie des idées* [En ligne] <http://www.laviedesidees.fr/Le-propre-de-l-etranger.html>.
- ENDRESS M. (2003), « The Concept of Responsiveness and the Understanding of the Other », dans CHEUNG C.-F., CHVATIK I., COPOERU I., EMBRÉE L., IRIBARNE J. & RAINER SEPP H. (dir.), *Essays in Celebration of the Founding of the Organization of Phenomenological Organizations*, [En ligne] www.o-p-o.net.
- ESPOSITO R. (2015), *Communauté, immunité, biopolitique*, Paris, Éditions Les Prairies ordinaires.
- FOUCAULT M. (1970), *L'Ordre du discours*, Paris, Éditions Gallimard.
- FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Éditions Gallimard.
- FRIESEN N. (2014), « Waldenfels' Responsive Phenomenology of the Alien. An Introduction », *Phenomenology & Practice*, vol. 7, n° 2, pp. 68-77.
- GEENENS R. (2008), « Democracy, Human Rights and History: Reading Lefort », *European Journal of Political Theory*, vol. 7, n° 3, pp. 269-286.
- HABERMAS J. (2000), *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, Paris, Éditions Fayard.
- HEGEL G. W. F. (2012 [1991]), *La Phénoménologie de l'Esprit* (trad. Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Éditions Flammarion.
- HEIDENREICH F. (2011), « La xénopolitique – une "impossibilité vécue" ? Sur la phénoménologie de l'expérience de l'étranger de Waldenfels », *Revue Germanique Internationale*, vol. 13, pp. 179-186.

- HUSSERL E. (1994), *Méditations cartésiennes* suivies de *Conférences de Paris* trad. Marc B. de Launay), Paris, Presses universitaires de France.
- KRISTEVA J. (1988), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Éditions Fayard.
- LE BLANC G. (2010), *Dedans, Dehors. La condition d'étranger*, Paris, Éditions du Seuil.
- LEFORT C. (1986), *Essais sur le politique. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil.
- LEVINAS E. (1990), *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Éditions Le Livre de Poche.
- MARCUSE H. (1968), *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société avancée* (trad. Monique Wittig), Paris, Éditions de Minuit.
- MERLEAU-PONTY M. (1955), *Les Aventures de la dialectique*, Paris, Éditions Gallimard.
- NANCY J.-L. (2010), *L'Intrus*, Paris, Éditions Galilée.
- NEGRI Antonio (1997), *Le pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité* (trad. Étienne Balibar et François Matheron), Paris, PUF.
- PLESSNER H. (1981), *Macht und menschliche Natur. Gesammelte Schriften, Band V*, Frankfurt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- RIMBAUD A. (1895), « Lettre du voyant, à Paul Demeny, 15 mai 1871 », dans *Poésies complètes*, Paris, Éditions Vanier.
- SCHMITT C. (1992), *La Notion de politique. Théorie du partisan* (trad. Marie-Louise Steinhauser), Paris, Éditions Flammarion.
- STAVO-DEBAUGE J. (2012), « Des "événements" difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », dans CEFÁĎ D. & C. TERZI, *L'Expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris, Éditions de EHESS, pp. 191-223.
- STAVO-DEBAUGE J. (2017), *Qu'est-ce que l'Hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*, Montréal, Éditions Liber.
- VANNI M. (2009), *L'Adresse du politique. Essai d'approche responsive*, Paris, Éditions Cerf.
- WALDENFELS B. (1983), *Phänomenologie in Frankreich*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (1987), *Ordnung im Zwielicht*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (1990), *Der Stachel des Fremden*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (1995a), *Deutsch-Französische Gedankengänge*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (1995b), « L'autre et l'étranger », dans GREISCH J. (dir.), *Paul Ricœur. L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Éditions Beauchesne, pp. 331 sq.
- WALDENFELS B. (1998), *Grenzen der Normalisierung. Studien zur Phänomenologie des Fremden 2*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (2005), *Idiome des Denkens. Deutsch-Französische Gedankengänge II*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- WALDENFELS B. (2009), *Topographie de l'étranger. Études pour une phénoménologie de l'étranger* (trad. Francesco Gregorio, Frédéric Moinat, Arno Renken et Michel Vanni), Paris, Éditions Van Dieren.
- WALDENFELS B. (2016), « Refugees as Guests in Need », dans FISCHER R., *Refugees*, Munich, Hirmer Verlag.

NOTES

1. L'observation n'est pas neuve. On la retrouve dès 1989 sous la plume d'un commentateur qui qualifie son œuvre de « *richly textured and "challenging"* » (Dallmary, 1989, p. 702).
2. Bien que la relative indifférence avec laquelle l'œuvre de Bernhard Waldenfels a été reçue en théorie politique a de quoi étonner, cette règle connaît quelques exceptions (Vanni, 2009 ; Heidenreich, 2011 ; Conklin, 2007). Un numéro spécial de la revue *Ethics and Politics* lui a également été consacré et fait la part belle dans certaines contributions à la dimension politique de son œuvre : « The Paths of the Alien. On the Philosophy of Bernhard Waldenfels », *Etica & Politica / Ethics and Politics*, vol. 13, n° 1, 2011, pp. 7-290.
3. Il existe une constellation d'auteurs de théorie politique qui partagent avec Bernhard Waldenfels le travail conceptuel de thèmes tels que l'étranger, l'évènement ou encore la singularité. On pourra se reporter avec intérêt aux travaux de Jean-Luc Nancy, de Paul Ricoeur ou de Marc Crépon. Mais cette approche demeure tout à fait minoritaire, notamment en regard de la croissance exponentielle de la littérature consacrée à l'« éthique de l'immigration » dans l'espace académique anglophone.
4. Bernhard Waldenfels n'a cessé de nouer un dialogue étroit avec la pensée française dans une série d'ouvrages qui n'ont malheureusement pas encore été traduits, voir WALDENFELS Bernhard, *Phänomenologie in Frankreich*, Frankfurt, Suhrkamp, 1983 ; *Deutsch-Französische Gedankengänge*, Frankfurt, Suhrkamp, 1995 ; *Idiome des Denkens. Deutsch-Französische Gedankengänge II*, Frankfurt, Suhrkamp, 2005.
5. Bernhard Waldenfels insiste sur ce point lorsqu'il reproche à Paul Ricoeur de tomber dans le piège théorique de la confusion entre altérité et étrangeté (Waldenfels, 1995b, p. 331). On trouve le même genre d'assimilation dans un commentaire qui cherche à transformer la phénoménologie de la responsivité en sociologie. L'étrangeté y est alors rabattue sans ménagement sur le statut juridique d'étranger, ce qui mène à de gros contresens (Endress, 2003).
6. Ce qui explique notamment la référence à la topographie dans le titre de l'ouvrage et son goût marqué pour les métaphores spatiales. Car l'étranger y renvoie toujours à une forme d'hétérotopie, à l'effet en retour que l'extérieur exerce sur l'intérieur lorsqu'il se soustrait, se retire de son espace.
7. Ce qui fournit l'occasion à Bernhard Waldenfels de s'en prendre sans ambages à Julia Kristeva. Celle-ci avait avancé en son temps la thèse provocatrice selon laquelle : « L'étrange est en moi, donc nous sommes tous des étrangers. Si je suis étranger, il n'y a pas d'étrangers », (Kristeva, 1988, p. 284). Ce faisant, elle se rend coupable aux yeux de Bernhard Waldenfels d'un « mauvais paradoxe » puisqu'elle assimile et confond l'expérience de l'étranger avec la personne de l'étranger. Selon ce dernier, il est erroné de tirer ce genre de généralisations tapageuses puisqu'elles aplatissent les différences au sein de l'expérience de l'étranger jusqu'à nier la pertinence de la notion (si tout est étranger, plus rien ne l'est) (Waldenfels, 2009, pp. 38-41).
8. De ce point de vue, Bernhard Waldenfels rejoint largement les thèses de l'imposante étude du pouvoir constituant menée par Antonio Negri (Negri, 1997).
9. Bernhard Waldenfels a consacré un ouvrage complet à la discussion du concept (polysémique et difficile) d'« ordre ». Dans un dialogue étroit avec les œuvres de Michel Foucault et de Maurice Merleau-Ponty, il revient notamment sur la dimension institutionnelle de la notion et sur sa relation contrariée mais nécessaire à l'étrangeté. Cette exploration de la notion d'ordre, passionnante au demeurant, déborde cependant largement le cadre étroit que s'est fixé cet article. On se permet de renvoyer le lecteur qui souhaiterait approfondir cette question vers Waldenfels (1987).
10. Carl Schmitt n'est d'ailleurs pas le seul à commettre une pétition de principe. Bernhard Waldenfels décèle la même erreur (Waldenfels, 2009, pp. 60-61) dans la caractérisation de l'état

de nature chez Thomas Hobbes ou dans des textes de jeunesse de Helmut Plessner qui assimilent l'hostilité à l'absence de familiarité (Plessner, 1981, pp. 192-195).

11. Le titre de l'un de ses ouvrages précédents peut se traduire par *L'Aiguillon de l'étranger* : WALDENFELS Bernhard, *Der Stachel Des Fremden*, Frankfurt, Suhrkamp, 1990.

12. Bernhard Waldenfels croise ici deux fils théoriques empruntés à Michel Foucault. La politique qui façonne et organise l'ordre du discours s'y conjugue à l'émergence d'une société disciplinaire (Foucault, 1970 et 1975).

13. Bernhard Waldenfels ne fait aucun secret de cette proximité intellectuelle bien qu'il tienne à marquer sa différence par rapport à Emmanuel Levinas. Pour lui, si le geste de répondre n'est pas du ressort du propre et se trouve déjà contenu dans la stimulation de l'étranger (le visage d'Autrui), la réponse que je choisis d'y apporter appartiendrait, elle, bel et bien au propre (Waldenfels, 1995b, p. 340).

ABSTRACTS

Bernhard Waldenfels deals intellectually with the question of foreignness in a manner that is radically at odds with the way political theory has traditionally treated this question. Rather than considering that the fundamental issue at stake is the type of welcoming the *foreigners*, that is the migrants presenting themselves at the borders of a political community, should receive from the latter, Waldenfels wonders whether it is possible to account for a collective hospitality to *foreignness* as such. Can we justify a principled opening of the political community to the *experience of foreignness* associated with the meeting of foreigners? What response should the political community provide to the foreigner that confronts it with a disconcerting, surprising and unforeseeable experience? Starting from this bundle of questions, this article contends that Waldenfels' political phenomenology shares several conceptual features with democracy understood as the historical regime *par excellence* conceptualized by Claude Lefort. According to this political understanding of Waldenfels' work, the "politics of the foreigner" cannot only be conceived as a responsiveness to the sting of the experience of foreignness but also lays the political foundations of a democratic and hospitable migration policy.

Sous la plume de Bernhard Waldenfels, la question de l'étranger se présente sous des traits de prime abord méconnaissables pour le théoricien politique. Plutôt que de considérer que la question fondamentale est celle de l'accueil qu'une communauté politique se doit de réserver à *des étrangers*, migrants de toutes natures qui se présentent aux frontières de son territoire ou aspirent à en devenir membre, Waldenfels se demande s'il est possible de rendre compte d'une hospitalité à *l'étranger* dans sa généralité la plus abstraite. Est-il possible de justifier une ouverture de principe à *l'expérience de l'étrangeté* associée à la rencontre de l'étranger ? Et, le cas échéant, comment penser la réponse que nous apportons à cet étranger vecteur d'inattendu, de déconcertant ou de surprise ? Partant de ce faisceau d'interrogations, cet article défendra que la phénoménologie politique de Waldenfels partage de nombreux traits avec la démocratie entendue comme le régime politique le plus à même d'accueillir l'imprévisible, telle qu'on peut la retrouver notamment sous la plume de Claude Lefort. Suivant cette lecture politique de Waldenfels, la « politique de l'étranger » entendue comme l'ouverture à l'aiguillon de l'étranger n'est pas sans influencer sur la politique de l'hospitalité au sens usuel du terme comme politique migratoire.

Democracia y hospitalidad. Una lectura política de la fenomenología de Waldenfels

Bernhard Waldenfels introduce y trabaja la cuestión del extranjero de una manera irreconocible por la teoría política. En lugar de considerar que la cuestión fundamental es la de la acogida que la comunidad política se debe de ofrecer a los *extranjeros*, es decir los migrantes que se presentan a las fronteras de su territorio o que piden de pertenecer a su grupo, Waldenfels se pregunta si se puede imaginar una apertura de la comunidad a la *extrañeza*. ¿Se puede justificar una apertura de principios a la experiencia de la extrañeza asociada al encuentro del extranjero? ¿Y cómo pensar la respuesta que damos a este extranjero que vehicula la experiencia del imprevisto, de la sorpresa y de la incomodidad? Desde esas preguntas, se propone este artículo de defender que la fenomenología política de Waldenfels comparte muchas características con la democracia entendida, según Claude Lefort, como el régimen político abierto a la experiencia de la novedad que trae perpetuamente consigo la Historia. Bajo ese entendimiento político de la obra de Waldenfels, la “política del extranjero” recomendada por el aparece no solo como una respuesta a la pregunta que pide el extranjero, pero también como una posible fundación por una política migratoria hospedable y democrática.

INDEX

Palabras claves: hospitalidad, fenomenología, política del extranjero, Claude Lefort, democracia

Keywords: hospitality, phenomenology, politics of the stranger, Claude Lefort, democracy

Mots-clés: hospitalité, phénoménologie, politique de l'étranger, Claude Lefort, démocratie

AUTHOR

MARTIN DELEIXHE

Université Saint-Louis Bruxelles (Belgique) - martin.deleixhe@usaintlouis.be